

CYCLO-SPOTS

Ceci n'est pas un récit, mais une collection de souvenirs, une juxtaposition d'instantanés. Un carnet de notes éparses, presque intime.

Paris-Nice (du 11 au 20 juin 2008)

Cinquième étape, départ de Samoëns : Joux-Plane se dresse immédiatement devant nous, droit et redoutable, formant un véritable mur.

Je suis parti dans les derniers, mais je grimpe pas trop mal, bondissant à droite et à gauche de la route pour dépasser des cyclos qui s'étalent souvent sur toute la largeur du bitume. Je remonte, je remonte... Je vais bon train et je commence à m'émerveiller sottement de la facilité qui est la mienne.

Soudain, à ma gauche, une frêle dame me laisse véritablement sur place, une petite puce qui semble se déplacer par sauts successifs, elle grimpe avec grâce, son effort est une vibration, elle se meut sur la pente avec une légèreté arachnéenne, comme la libellule patine sur l'eau d'un étang...

Plus tard, à l'étape de Valloire, je la reverrai dans un couloir de l'hôtel, le corps ceint d'une serviette de bain... Et plus tard encore, nous parcourons dans le même petit groupe les derniers kilomètres de la dernière étape, vers Nice. Raymonde L. du club de Manosque, cyclote flibustière de choc et de charme.

oooooooo

Cinquième étape, nous sommes arrivés à Martigny. À la fin du repas ou des speeches, je ne sais plus, « Les Mokshû Lion's » se présentent sur la scène.

C'est la guggenmusik de Martigny : les guggenmusiks sont des groupes musicaux typiquement suisses qui se produisent essentiellement pour Carnaval et lors de diverses manifestations.

Ils sont nombreux, affublés de tenues extraordinaires, extravagantes, colorés de vif, emplumés comme des chefs amazoniens, sioux ou aztèques - le Grand Quetzalcoatl en serait malade de jalousie - bracelets tintinnabulants aux chevilles et aux poignets pour certains...

Et en avant... L'imposante section rythmique se met en branle et soutient les cuivres, les voix, les solistes avec une conviction sans faille. Le big band-combo suisse produit un big bang sonore dont l'effet ne se fait pas attendre longtemps.

Même les cyclos les plus rondouillards commencent à se dandiner avec l'innocence de l'ours Baloo, même les Russes placides et énigmatiques se dégèlent comme la Neva au printemps, des masses de gens montent sur les tables et dansent (heureusement sans les cales, aucun blessé ne sera déploré), les autres frappent frénétiquement dans leurs mains, font tourner

des mouchoirs, des bouts de tissus, les serviettes au-dessus de leur tête, on allume et on agite des briquets, les Russes sont de plus en plus chauds...

Une chenille se forme. Le public est agité de vagues chavirantes, c'est un tsunami d'émotions, une ambiance de feu. Les Russes sont déchaînés.

C'est le mambo des cyclos, la rumba des divas, la salsa des sens épanouis, la bossa du bonheur.

Le plaisir dilate le temps, les Russes sont incandescents...

« Encore, encore, encore... », « Encore, encore, encore... », on ne veut pas les lâcher comme ça et le spectacle s'achève en folle parade carioca-vaudoise.

Je recommande à tous de pratiquer la « guggenmusik »...



Les toutes premières secondes, les premiers cyclos se lèvent, après, c'est censuré...

oooooooo

Dernière étape, Cunéo/Nice par la Lombarde, versant italien. La veille, nous avons escaladé le versant français.

Mon ami Marc D. déjà présent en 2006 s'est attardé comme moi au ravito du pied du col, nous repartons de concert. Il a maintenant équipé son Seven d'un capteur de puissance Powertap qu'il consulte à tout bout de champ.

Marc ne grimpe déjà pas très vite en raison de son gabarit, mais aujourd'hui, par surcroît, il n'est pas bien.

Je décide de l'accompagner, nous devisons de toutes sortes de sujets, ce qui ne contribue pas à augmenter notre allure, dans un décor magnifique que nous prenons le temps d'admirer et dont la poésie sauvage nous imprègne.

Jean D. qui s'était attardé encore davantage nous rejoint et lassé sans doute de ce train de sénateur, il nous lâche impitoyablement.

D'autres cyclos passent et finalement apparaît Albert, Albert, celui qui ferme la marche, celui qu'il vaut mieux ne pas apercevoir parce que cela signifie qu'on est loin, vraiment très loin...

Il reste seulement deux cyclos derrière nous, dit-il, juste devant l'ambulance, le camion-balai est largement devant.

Aucun souci pour nous : s'il nous faut déjeuner à tea-time, nous déjeunerons à tea-time, point.

Arrive le col, Marc est un descendeur, un grand requin des profondeurs, dont la trajectoire tendue défie ou plutôt respecte de justesse les lois de l'équilibre. Comme je l'ai attendu dans la montée, il m'attend dans la descente, tout en prenant soin de m'épater de temps à autre par une démonstration de sa maîtrise. Nous arrivons dans les derniers hectomètres, à peu près rectilignes, revêtement en bon état, OK, je peux enfin suivre et nous terminons à tombeau ouvert.

« Tombeau ouvert », nous ne nous doutions pas à quel point l'expression était appropriée : Marc dépose son vélo, nous tournons les talons, immédiatement une explosion tonitruante déchire l'espace.

La chambre de sa roue arrière a éclaté, elle est en lambeaux, le pneu est lacéré, par endroits déchiqueté : il devait freiner si fort sur un pneu déjà usé qu'il a fini sur une infime parcelle de gomme, quasiment sur la chambre, et l'explosion est survenue à peine quelques secondes après notre trépidante démonstration de vitesse...

Grand frisson rétrospectif... Le dieu des cyclos inconscients était avec lui, mais nous avons réellement frôlé le drame.

La Marmotte (5 juillet 2008)

Ils sont fous, ces Français. Ils guindaillent la veille de l'épreuve, se couchent à quasi 1 H de la nuit, se lèvent à 4 H 30 et déjeunent de quelques tranches de brioche tartinées d'un peu de confiture.

Ils sont fous, ces types. Qu'est-ce qu'il m'a pris d'accepter l'invitation de Bernard S. qui semblait si sérieux ? Un contrôleur des impôts, en plus...

Bernard S. est stéphanois, nous avons sympathisé en 2006 sur la fin de Paris-Nice et nous avons appris à mieux nous connaître sur l'édition 2008. Il m'a invité pour la Marmotte, m'a hébergé chez lui et présenté à 2 amis participant à la cyclo. Renaud S. complète le groupe ; c'est un Belge, un jeune triathlète, lui aussi présent sur Paris-Nice 2006 et 2008, lui aussi invité par Bernard S.

Je me trouve avec ces 4 furieux à 10 kms de Bourg-d'Oisans, dans un chalet qui appartient à l'un d'eux, où nous sommes arrivés au milieu de la nuit, où nous avons à peine dormi, à quelques instants du départ de la plus mythique des cyclosporives, et je mange de la brioche avec de la confiture...

Moi, moi si méticuleux sur la préparation des épreuves, je mange de la brioche et je bois du café avant La Marmotte... Je ne supporte pas cette idée ! Je tente de compenser la faiblesse de mes capacités par une diététique pointue, je ne bois que du thé vert à la grande stupéfaction de mes copains de club, je m'entraîne assidûment toute l'année, je fais des exos spécifiques, j'ai un matos hyper léger pour la montagne, je mémorise les profils des parcours, j'étudie les cols sur Salite et je suis là, bêtement, en train de manger cette foutue brioche : pas de céréales

dignes de ce nom, pas de fruits au fructose peu glycémiant, pas de jambon maigre pour les protéines, pas de thé diffusant lentement la caféine, rien, rien, rien que de la brioche...

Heureusement que j'ai ma bouteille de Malto ®™...

oooooooo

Montée du Télégraphe, je suis en pleine euphorie, à gauche, en perpétuel dépassement de moi-même... et de beaucoup d'autres...

Tiens, un cimetière de bouteilles plastique sur le côté de la route, des centaines voire des milliers de bouteilles vides, jetées là et qui forment une sorte de grande flaque luisante au soleil... Beurk.

oooooooo

Montée du Galibier, je me repose depuis Valloire, mais j'ai décidé d'accélérer au Plan Lachat, là où la pente se durcit... Je lève les yeux et je vois une noria de points colorés jusqu'au plus loin où mon regard puisse porter : excellent, rien de plus excitant et stimulant que de remonter, remonter, avec toujours quelqu'un en point de mire. J'appuie sur les pédales et entame mon effort.

Et un et deux et trois et quatre... Et un et deux et trois et quatre...

Quel pied ! C'est géant. Les kilomètres s'enchaînent. Une voiture décapotable, immatriculée en Hollande, une dame au volant, un cyclo à la place du convoyeur, un vélo à l'arrière avec un numéro de l'épreuve au cadre, passe en trombe et sans vergogne...

À deux kilomètres du sommet, le public commence à s'agglutiner sur les bords de la route, je suis toujours aussi bien et je ne décroche pas d'une allègre « danseuse », j'ai vraiment l'impression de survoler mon sujet. Des gens applaudissent les cyclistes, dont beaucoup sont à la peine.

Au détour d'un virage, j'aperçois une dame aux longs cheveux bruns, lunettes de soleil relevées au sommet du front, qui n'est pas en reste et prodigue des encouragements enthousiastes ; j'arrive à proximité, nos regards se croisent et elle me lance « perfetto, perfetto », apparemment impressionnée, alors que je suis toujours en plein effort, dressé sur les pédales, avalant les concurrents les uns après les autres.

« Perfetto, perfetto ! »... Elle hurle, frappe dans les mains, serre les poings, fléchit les bras et les jambes... Et si elle se mettait à courir à mes côtés ou à agiter un drapeau ??? « Perfetto ! ».

« Mon dieu, mon dieu, mon dieu », elle me ferait presque oublier que je suis parti du dernier sas, une heure ou plus après les premiers, les vrais cadors, et que je suis très loin, dans l'anonymat, que si je remonte en effet des paquets de cyclistes, il n'y a pas néanmoins de quoi en tirer gloire... Tout est relatif : au royaume des aveugles...

oooooooo

Sommet du Galibier, il y a foule au ravito. Les gens se pressent et se comportent n'importe comment. Ils ont l'air prêts à piétiner leur prochain pour lui arracher un quartier d'orange. Si on n'était pas en plein air, ce serait un Heysel cycliste...

oooooooo

Montée de l'Alpe d'Huez, ça ne rigole plus vraiment. Je ne sais pas ce qui m'a pris au dernier ravito, j'ai avalé deux grands verres de Coca qui se trouvaient là où j'ai échoué en faisant la file, puis j'ai mangé comme un goinfre, mais là maintenant, alors que j'aborde le cinquième kilomètre, j'ai mal au ventre et je baisse sensiblement la cadence. Un type me dépasse. Puis il met pied à terre à bout de souffle et je le reprends. Un temps : puis il est là de nouveau, sur son vélo. Le manège se répètera plusieurs fois.

Une voiture se porte à ma hauteur ; aurais-je l'air si mal en point ?

Non, la passagère m'explique que mon vélo plaît beaucoup au conducteur, et en particulier les freins, il voudrait bien en connaître la marque, il n'en a jamais vu des semblables, et quel est le constructeur et pourquoi j'ai un plateau ovale...

Je me surprends à lui donner distinctement les renseignements voulus, sans gargouiller ni rien. Je ne suis pas au bout du rouleau, je reste bien maître de ma respiration.

Tout au long de l'ascension, des cyclos se sont arrêtés, à bout de force, certains sont assis sur les côtés, d'autres marchent en poussant leur machine.

Il y en a même un qui tombe de son vélo devant moi, à quelques dizaines de mètres, il est tout de suite secouru, puis un peu plus loin, j'en vois un autre, allongé sous une couverture, soigné par un infirmier.

Je reprends peu à peu du poil de la bête et j'arrive même à finir « en trombe », j'ai remis le grand plateau à 2 kilomètres de l'arrivée et je baisse régulièrement les pignons, il faut dire que la traversée de la station n'est pas difficile, mais quand même, cela me fait plaisir d'accélérer et de reprendre l'un ou l'autre concurrent entré dans mon champ de vision.

La vue de la banderole est une grande émotion : ça y est, je l'ai fait, c'est ma troisième cyclo sportive seulement, je fais du vélo depuis à peine trois ans, j'ai l'âge d'être grand-père et je termine le grand parcours de la Marmotte à l'aise, bien à l'aise ; je jubile, je suis même fier de moi...

Je retrouve assez vite Bernard S. et un de ses copains. Qu'est-ce que j'apprends ? L'autre Français s'est arrêté à Bourg-d'Oisans, incapable de monter l'Alpe, et Renaud est à l'infirmerie !!!

Nous y allons en hâte, nous traversons à sa recherche d'immenses pièces remplies de gens sur des civières (il y a quatre salles polyvalentes transformées en infirmeries dans le Palais des Sports de la station).

Je vois un homme entièrement vêtu de noir, tordu de douleur, la jambe gauche repliée contre le torse, sans doute en proie à de terribles crampes. J'y repense souvent et dans mes souvenirs, c'est « le néo-zélandais » par référence à sa tenue « all black ». C'est un choc pour moi. Je vois des dizaines de gens en détresse, des gens apparemment sans connaissance, sous

perfusion, protégés par des couvertures thermiques, blêmes. C'est un vrai choc. Tous ces gens qui sont allés au bout d'eux-mêmes et peut-être un peu plus loin...

Quel courage ! Quelle force ! Où ont-ils puisé cela ?

Je ne ressens plus rien de la fierté qui m'habitait peu avant. J'ai même honte de me sentir aussi à l'aise, d'avoir terminé sans forcer, de ne ressentir ni crampes, ni tiraillements. J'ai vraiment honte.

Renaud est pâle, mais il se remet. Il a fini déshydraté et incapable de s'alimenter, rejetant tout ce qu'il absorbait. Les médecins l'ont mis sous perfusion.

Ma FC moyenne sur la Marmotte fut de 150 bpm et ma FC max de 179, alors que je plafonne encore malgré mon âge à 193. Je n'écris pas cela pour épater quiconque, simplement pour montrer à quel point j'ai gardé de la marge tout au long de cette cyclo. Une honte !

« Perfetto » ???



Sommet du Glandon



Sommet du Galibier



Le site d'arrivée

L'étape Sanfloraine (17 août 2008)

Mon coach m'a infligé une coupure de 10 jours.

À peine une semaine de reprise, quelques entraînements à Oléron (sans cols ni côtes bien sûr, cette île est plus plate que la main), et me voici à Saint-Flour pour 151 kms et 3.000 m de dénivelé, en guise de préparation à la Vosgienne.

Tout va bien et même fort bien jusqu'à Prat-de-Bouc, la difficulté majeure du parcours, km 93. Je crève dans les premiers hectomètres du col alors que j'étais en compagnie de quelques cyclos échappés d'un grand groupe.

La réparation s'éternise, je subis des contretemps, je dois recommencer des opérations. Je vois passer des gros pelotons, des petits groupes, des isolés. Tout ça derrière moi ? Mon moral est cassé. Je repars seul dans un paysage vide.

C'est la douche froide, je n'ai plus d'enthousiasme.

Je me traînerai jusqu'à Saint-Flour quasiment toujours tout seul.

Au bilan, une demi-heure de plus que le temps fixé pour objectif...

Le lendemain, j'ai une sortie longue en montagne au programme, pour réhabituer mon organisme. Quelle horreur, après quarante kilomètres j'ai mal partout, je ne sais plus comment me poser sur le vélo. Où est Saint-Flour ? Quand verrai-je au loin la silhouette de la ville haute médiévale ? Où est Saint-Flour ? Je mettrai 3 H 40 pour accomplir 80 kms à peine.



L'aire de départ et le site que je serai si heureux d'enfin apercevoir le lendemain.

La Vosgienne (7 septembre 2008)

Pour la première fois j'expérimente une sorte d'échauffement particulier : il s'agit, dès le lever, complètement à jeun, d'aller rouler une bonne quinzaine de minutes à intensité modérée. Il paraît que cela active fortement la filière d'oxydation des graisses, épargnant ainsi le glycogène.

Cela m'a l'air de bien fonctionner, mais cela m'a mis en retard. Je manque presque le départ.

oooooooo

Le Hundsrück dans les bouchons, le Ballon (d'Alsace) botté vivement en touche, puis le Col du Page, l'Oderen, le Bramont et maintenant la fin de la Route des Américains et la Route des Crêtes jusqu'au Markstein.

Je me retrouve dans un petit peloton d'une quinzaine ou d'une vingtaine de gars et nous avons en point de mire un groupe plus imposant à quelques centaines de mètres devant nous.

Le problème, c'est que je suis tout seul, mais alors tout seul à mener, à lutter contre le vent. Derrière moi un Rabobank jeune et massif, je l'invite à passer, il ne bouge pas. Je reprends le train. Je l'invite à nouveau à prendre un relais, il ne bouge pas. OK, je me laisse aller en roue libre. Il passe à contrecœur. OK, l'allure est beaucoup trop réduite, et de nouveau l'écart grandit. Je reprends la tête et je produis un gros effort, on revient, moi devant et eux derrière.

Dès la jonction, je saute à l'avant du groupe rattrapé et je place un démarrage, nous partons à trois... Je lâche un moment mes deux compagnons, mais ils reviennent vite, nous filons vers le Markstein à toute allure.

Moi, je m'arrête à tous les ravitos et je prends le temps de discuter avec les bénévoles. Mes deux potes ne sont pas du même avis, ils se lancent dans la descente. Quelques minutes plus tard passe le peloton réuni des sangsues et des rattrapés, beaucoup continuent leur route.

Ah Philippe, qu'est-ce tu fais sur une course ? Tu n'as aucun sens tactique et même tu t'en bats l'œil. Tous ces efforts pour s'arrêter là, juste avant la longue descente vers Guebwiller et laisser volontairement filer les autres, perdre tout le fruit de ce que tu as fait. À quoi cela ressemble-t-il, ça ? C'est N'IMPORTE QUOI.

La Forestière (20 septembre 2008)

Remontée de la longue vallée de l'Ain vers Arbent, il ne reste plus comme difficulté que la côte de Dortan juste avant l'arrivée. Tout a été magnifiquement bien.

Nous sommes trois. On se relaie plus ou moins harmonieusement, à une bonne petite allure. Passe un groupe de jeunes furieux lancé en TGV. Je regarde mes compagnons. Je fais l'effort et j'accroche les furieux. Là on va vraiment vite, mais bien à l'abri en fin de groupe, la dépense d'énergie est même sans doute plus faible que tantôt dans notre trio. Il n'y a plus de trio d'ailleurs, un de nous trois n'a pas réussi à revenir, seul le barbu d'à peu près mon âge, sur un Vitus noir et vert, a pu m'accompagner.

C'est vraiment super de rouler comme cela. Les jeunes se relaient et les vieux se laissent tracter.

Pas trop dans mon tempérament quand même. Je remonte dans le groupe et je prends quelques relais appuyés, pas question de faire moins bien que les jeunes. Je constate un écart de 20 bpm et plus entre ma FC au relais et ma FC au train abrité !

Le type au Vitus reste prudemment derrière.

Au ravito avant la côte, je m'arrête bien sûr... Il continue.

N'empêche, j'améliore de presque une heure mon temps de l'an dernier, mon objectif est plus que dépassé et cette fois, ma FC moyenne sur l'épreuve est montée à 166. Super cette Forestière, vraiment super. Je me suis régalé.

La Montée du Ballon d'Alsace (28 septembre 2008)

Dans le paquet-cadeau de la Vosgienne, il y avait un folder de la Montée du Ballon d'Alsace : un contre-la-montre individuel au long de ce col régulier, 9 kms à 7% de pente à peu près constante, que j'apprécie beaucoup, et bien sûr, j'ai eu envie.

Je suis là, sur la plate-forme de départ, un bénévole me garde en équilibre, les secondes défilent sur le cadran de l'horloge : 6, 5, 4, 3, 2, 1.



La plate-forme de départ.

Go... Tout de suite trouver le bon rythme et tenir.

Je me suis fixé de terminer en 40 minutes. Je cale le cardio sur 178 bpm qui correspond à la vitesse requise, je me sens bien, je continue et j'oscille entre 178 et 180.

Sortie de Saint-Maurice, entrée dans la forêt. Personne ne me remonte, mais je ne reprends personne non plus. Vitesse et FC restent stables, je me rassure. Toujours 178/180. La montée est rythmée par les panneaux kilométriques.

Je vais arriver au centre équestre, le paysage s'ouvre un peu, il reste à peu près deux kilomètres. Je peux accélérer, j'accélère, je ne regarde plus le cardio, un point apparaît loin devant moi, j'accélère encore, l'effort est intense, très, mais je ne vais pas au maximum, pas question de coincer dans la longue rampe d'arrivée et de terminer à l'agonie et au ralenti. Je garde une marge.

J'y suis, je passe la ligne en 37'08'', je me laisse aller sur quelques centaines de mètres, je me sens hyper bien, un « rider high » intense... Une petite extase !

Surprise, au sommet se trouve le barbu au Vitus de la Forestière, Bernard M. de Remiremont dans les Vosges.

Nous nous saluons avec plaisir. Il a disputé le chrono comme moi et me demande mon temps. Il est déçu, il termine juste derrière moi à quelques secondes. C'est un compétiteur, lui... FC max 188 et moyenne 180 : voilà un effort, mais j'aurais pu, j'aurais dû aller plus vite, je crois... Mais qu'est-ce que je suis content quand même ! Ça déchire...

Peu après arrive mon coach depuis deux ans et demi Éric G. qui habite à Cornimont, à une vingtaine de kilomètres ; il s'est inscrit à la MBA, il est marqué, mais il a fait un super temps. Il me présente à un autre de ses protégés, Edgard L. troisième de Vosgienne, au scratch ! Un tout jeune homme passionné de vélo, il passe son temps libre à astiquer sa machine, nettoyer la chaîne, les pignons, graisser, huiler, parler de vélo...

Il admire mon Demonchaux Limited, le soupèse ; « des jantes carbone de 650, tu as dû perdre du temps dans les portions de bitume irrégulier, non refait » ; je prends plaisir à lui faire remarquer que j'aurais dû alléger ma machine de quelques grammes en enlevant les traces de graisse sur les maillons, mais que j'ai quand même enlevé la sacoche de selle pour gagner du poids...



L'aire d'arrivée.

Le Giro di Lombardia (19 octobre 2008)

Une température estivale, 2.000 cyclos sur les bords du lac de Côme, pas de vent, une atmosphère immobile, un paysage majestueux.

Tout cela promet une bien belle empoignade.

Effectivement, je n'arrive pas à y croire...

Je me suis élancé de l'arrière, retardé par cet aubergiste qui refuse de servir les petits-déjeuners avant 7 H 45 le dimanche, j'ai parcouru une dizaine de kilomètres à bonne allure sans plus, en guise d'échauffement, remontant bien quand même, j'ai grimpé quelques bosses avec conviction et maintenant je me retrouve au sein d'un peloton imposant.

Sur le plat, en longues sections droites, revêtement impeccable...

Nous roulons à toute vitesse vers Bellagio en suivant les bords du lac, je regarde mon compteur, nous sommes régulièrement à 48 voire même 50 kms/heure sur le plat, les kilomètres défilent...

C'est grandiose, grandiose, enivrant... Ce panorama somptueux, la griserie de la vitesse.

oooooooo

Le Ghisallo, c'est pas du gâteau ! Santa Madonne ! J'ai encore bien trop de tissu adipeux pour correctement passer des cols aussi pentus. Y'aurait pas quelque chose qui frotte sur ma roue arrière, quelle résistance, un patin de frein, ou la cassette qui se dévisserait ? Non, rien, seulement la pesanteur.

oooooooo

Descente du Civiglio (4 kms de long, 400 m de dénivelé) en vue de l'arrivée avec 2 Anglais et un Italien. Il ne reste plus rien comme difficulté et l'arrivée est à 10 ou 12 kms à peine. Le coach m'a pronostiqué un temps de 5 H 00 mais je vais avoir de l'avance, une belle avance, c'est encore mieux qu'à la Forestière...

La descente est raide et dangereuse, le revêtement est bosselé, la route étroite.

Je dois me déporter à l'extrême droite pour éviter un automobiliste qui squatte indûment le centre et même plus de la chaussée.

La roue avant prend la grille d'un avaloir, je perds le contrôle, je freine à mort pour ne pas percuter le mur là à droite et je me sens partir en soleil au-dessus du guidon. M...

Je n'arrive plus à respirer, j'ai le souffle complètement coupé, si ça dure trop, je vais mourir, asphyxié, c'est pas possible... Je suis pleinement conscient mais incapable d'avaler la moindre goulée d'air... Pas de panique, pas de panique !

Petit à petit j'arrive à réapprivoiser mes poumons, l'oxygène s'engouffre enfin dans mon organisme.

Une secouriste veut absolument que j'attende l'ambulance qu'elle a appelée. Il n'en est pas question : le vélo n'a rien, j'ai un avion à prendre, mon épouse m'attend à l'arrivée... « Tutto va bene, tutto va bene ». Je remonte sur ma machine et je prends la fuite.

oooooooo

Un peu groggy, je dois quand même zapper une partie de la finale et couper au court vers le centre de la ville et la ligne d'arrivée que je mettrai un point d'honneur à ne pas franchir ; j'aperçois Karine, et son sourire merveilleux, je suis content de la revoir, je lis dans ses yeux que quelque chose ne va pas.

Ah, je prends enfin conscience : mon splendide maillot est troué, déchiré, arraché, mon épaule droite est en sang, je retire mon casque et il part en miettes, ne tenant plus que par la fine couche extérieure en plastique, je n'arrive presque plus à bouger le bras droit... Pour une des rares fois qu'elle me fait la joie de m'accompagner, elle devra se transformer en infirmière !

Dans les jours qui suivront, je ressemblerai plus à un boxeur qu'à un cycliste.

Je m'attarde un peu avec les membres du Team Delux, des Belges, ceux qui ont une ardeur d'avance, et qui se sont déplacés en masse pour ce Giro. Comme je les envie de pouvoir ainsi partager leur passion commune.



Au départ



Au départ



Dans les premières bosses



Final du Ghisallo

oooooooo

Voilà, c'est la fin, bientôt la reprise des dragonsques sorties automno-hivernales, que j'apprécie tant, puis la préparation d'une nouvelle saison que j'espère riche de passion, d'émotions, de sensations, avec un seul mot d'ordre : du plaisir, toujours du plaisir, le plaisir du défi personnel et de la victoire sur soi même.

Philippe De Wispelaere

#